



LE MÉLODRAME.



J'assistais, il y a quelque temps, à une brillante soirée chez une dame jeune et belle qui cultive les arts avec succès. Tandis que l'on dansait dans un salon ; que, dans un autre, l'écarté à vingt francs avait attiré un grand nombre de jeunes gens qui eussent été beaucoup mieux dans la salle de bal où les attendait un essaim de jolies personnes, un groupe de causeurs s'était réuni autour de la maîtresse de la maison, dans

un élégant boudoir qu'elle nomme à bon droit son atelier, car il est entièrement meublé de ses ouvrages. Tapisserie, broderie, peinture, tout, en ce charmant réduit, est l'œuvre de ses blanches mains. Modèle des bonnes mères, cette châtelaine aux grands yeux bleus, aux longs cils noirs, a placé près de son atelier ses meilleures productions. Deux jolis enfants reposent et voltigent près de la noble dame qui leur distribue tour à tour un tendre et gracieux sourire, en même temps que son pinceau léger se joue parmi les fleurs.

Les idéologues, les faiseurs d'utopies, les songe-cieux, classe éminemment dangereuse, classe inévitable, et qui fourmille de tous côtés, déraisonnaient à qui mieux mieux depuis deux heures au moins; chacun avait raconté son petit rêve politique, disséqué la charte, divagué à perte de vue, critiqué le gouvernement, nommé un roi, composé une chambre, un ministère de sa façon, détruit et réédifié la machine sociale au gré de sa passion favorite, lorsque la dame du lieu, fatiguée sans doute de voir tant d'éloquence dépensée en pure perte, fit un signe à son voisin, lui dit quelques mots à voix basse, et il advint ce que je vais vous raconter.

Ce voisin était un petit vieillard au chef poudre, au nez pointu, à l'œil fauve, au ton sec et

tranchant, véritable type du pédant de collège, espèce de Sosie de mon professeur de troisième dont j'ai conservé jusqu'ici le malencontreux souvenir.

« Monsieur, me dit-il d'une voix perçante, j'ai vu dernièrement votre nom parmi les notabilités littéraires qui se sont réunies pour nous donner un tableau du Paris moderne. Soit dit en passant, je doute que ce nouvel ouvrage vaille celui que le bonhomme Mercier nous a laissé sur le même sujet; c'était un penseur profond, un sage et savant observateur. De nos jours, on se contente d'effleurer la matière sans jamais l'approfondir. Blasé sur le naturel et la vérité, on se jette dans le ridicule, dans l'absurde... témoin le mélodrame! »

L'apostrophe était rude et fut relevée très-obligamment par la maîtresse du logis qui daigna citer avec éloge plusieurs mélodrames dont la représentation l'avait vivement intéressée.

— « Selon toute apparence, monsieur, poursuivit mon agresseur, c'est vous, créateur de ce genre que vous avez exploité avec un rare bonheur, c'est vous, dis-je, qui serez appelé à nous en révéler les beautés et à transmettre aux générations futures l'histoire de ses dangereux progrès. Les immenses succès que vous y avez obtenus depuis trente ans ne m'empêchent pas de

dire que ce genre de composition dramatique est désavoué par le bon goût et par la saine littérature.»

Après ces paroles sentencieuses, il pirouetta sur lui-même et laissa échapper un rire sardonique en signe du parfait contentement qu'il éprouvait de son inconvenante sortie. Il cherchait des approbateurs, mais il n'en rencontra qu'un très-petit nombre; c'était deux académiciens, trois présidents de cour, et un membre de la commission des hospices. Tous ceux qui touchaient à la quarantaine se rappelaient avec un doux émoi les délicieuses soirées qu'ils avaient passées, dans leur jeunesse, à l'Ambigu et à la Gaité. Tous avaient pleuré avec mesdemoiselles Lévesque et Adèle Dupuis; tous avaient frémi aux accents vigoureux, aux transports frénétiques de Philippe, de Lafargue, de Tautin, de Fresnoy, de Marty et autres tyrans oppresseurs de l'innocence et de la vertu, chargés de la persécuter trois cent soixante-cinq fois par an, moyennant dix francs par soirée. Maintenant ces messieurs se font payer quinze à vingt mille francs d'appointements; aussi n'est-ce plus la vertu qu'ils tuent, mais bien les directeurs assez fous pour accueillir leurs prétentions.

— « Vous ne vous trompez pas, monsieur, répondez-je, c'est à moi que l'éditeur a bien voulu

confier cette tâche difficile, et je la remplirai en conscience. »

— « En conscience! le mot est bien trouvé en parlant des ouvrages monstrueux que l'on joue depuis quelques années, d'où est bannie précisément toute conscience, qui outragent à chaque scène le bon sens, la morale et la pudeur, ouvrages essentiellement licencieux qui ne peuvent inspirer que l'horreur de la société en nous la montrant constamment sous un aspect hideux. La représentation de ces chefs-d'œuvre enfantés par les démolisseurs de l'ordre social, cause une espèce de cauchemar convulsif, elle ne peut être supportée que par des spectateurs entièrement démoralisés, et des femmes impudiques. Certes, je ne sache pas un père sage, un mari prudent, qui puisse y conduire sa fille ou sa jeune épouse. »

— « Vous vous trompez, monsieur, plus le drame est cru, plus il fait fureur; les jolies femmes de la capitale y courent pour s'extasier et frémir. »

— « Je les plains. Que vont-elles chercher là? des espérances ou des souvenirs? Malheur aux imprudents qui ont la faiblesse de les y conduire. Insensés! le châtement ne se fera pas long-temps attendre. Leur déshonneur datera peut-être de la représentation du chef-d'œuvre. En effet, pourquoi se refuserait-on en secret ce qui est

permis en public? N'est-ce pas là l'étrange morale, la conséquence funeste, qu'en rapporte, *in petto*, la femme sans expérience, qui croit encore, dans sa simplicité, que le théâtre est l'école des mœurs?»

— «Ce n'est point à moi qu'il convient de juger ceux qui m'ont suivi dans cette carrière. Peut-être on peut reprocher de dangereux écarts, de graves erreurs, à des écrivains pourvus d'un talent supérieur, et dont la haute capacité littéraire est appelée à un meilleur emploi; mais, dans ce cas, la satiété fera bientôt justice de leurs portraits trop ou trop peu ressemblants, et ils auront passé comme un nuage noir à travers l'ouragan.»

— «Espérons-le pour l'honneur de la capitale, car la province repousse ces œuvres informes.»

— «Pour éviter toute confusion dans notre petit débat littéraire, je diviserai le mélodrame en deux parties bien distinctes, le classique et le romantique.»

— «Classique! le mélodrame! Ah! monsieur! quel abus de mots! quelle profanation!»

— «C'est pourtant de celui-là seul que je vous parlerai. J'abandonne le romantisme à ses frénétiques admirateurs. Il aura le sort de tout ce qui est hors des limites de la raison.

«Sans doute, le mélodrame n'a jamais pu

ni dû être classique à la manière de Corneille ou de Racine. Néanmoins il a eu pendant trente ans sa poésie; il a été soumis à l'unité d'action et de temps. C'était, à proprement parler, du drame lyrique taillé sur le patron des pièces de Sédaine, et, ce qui le prouve, c'est que les meilleurs mélodrames ont été traduits en italien, en allemand, et mis en musique par les plus célèbres compositeurs étrangers. Sans aller plus loin, *Victor ou l'Enfant de la Forêt*, le premier-né des mélodrames modernes, était un opéra reçu au Théâtre-Favart et dont Solié avait composé la musique; madame Saint-Aubin, Michu, Chénard et Solié devaient remplir les rôles de *Clémence*, *Victor*, *Roger* et *Valentin*. On voulut me faire un passe-droit dont ma jeune fierté se révolta. Je portai mon opéra à l'Ambigu-Comique où il fut joué en supprimant seulement les morceaux de chant. Telle est l'origine du mélodrame.»

— «Mieux valait supporter un passe-droit et continuer à faire des opéras-comiques. Qui sait? vous auriez peut-être réussi dans la tragédie... Alors...»

— «Permettez que je sois seul juge de mes convenances. Semblable aux enfants prodiges, j'ai mangé mon bien en herbe. En vivant de mon immortalité plus que douteuse, je crois avoir fait

preuve de sagesse et de bon sens. Revenons au mélodrame.

« Pendant vingt ans il a été du suprême bon ton de dénigrer ce genre d'ouvrage dramatique. Ce mot était l'arme banale avec laquelle on attaquait l'intérêt, source unique et inépuisable de nos plaisirs au théâtre. Mille fois j'ai entendu de vieux Aristarques s'écrier : Un mélodrame ! fi donc ! je n'en ai jamais vu, Dieu m'en garde ! Mais cela doit être mauvais, cela ne saurait être bon ; et moi de leur répondre : D'ici à vingt ans, le mélodrame envahira toutes les scènes. C'était aussi l'opinion de Chénier et de Monvel. Mes prévisions se sont réalisées. On le parle, on le chante, on le danse, on le mime ; il a tout remplacé, tout confondu. Il n'y a plus qu'un genre, qu'un théâtre à Paris ; toute la différence est dans les acteurs. Mais il en sera du mélodrame comme de toutes les choses de ce monde ; c'est du chaos que naît l'ordre. Avant peu cette confusion cessera et chaque théâtre sera rendu à sa primitive institution.

« Parlons de la naissance et des progrès du mélodrame ; car, pour vous mettre à même de le juger, je vous dois son histoire depuis le déluge. »

— « C'est un genre détestable et que condamne le bon goût. Voilà son histoire en deux mots. »

— « Condamner en masse est toujours une in-

justice. Un mélodrame intéressant, bien conduit, bien écrit, est certainement préférable à une mauvaise tragédie, à une mauvaise comédie, à un mauvais opéra comique. Sans doute on a fait aussi de mauvais mélodrames et de très-mauvais, comme on fait de mauvais écrits en tout genre ; mais parce que tout ce que l'on produit n'est pas bon, s'ensuit-il que l'on doive briser les presses et ne plus écrire ? Que m'importe le titre d'une œuvre dramatique, si je n'y trouve rien de contraire à la morale et à la raison ? De quel droit prétendrait-on m'imposer l'obligation de ne m'amuser que de telle ou telle chose souvent fort ennuyeuse ? Si j'aime à être ému, attendri ; si je suis flatté de voir des décorations bien peintes, des costumes exacts et frais, des ballets bien dessinés réunis à une action raisonnable écrite dans un style naturel, exécutée par des acteurs qui font tous leurs efforts pour me plaire, et tout cela moyennant un prix modique qui me permet de procurer de temps en temps ce plaisir à ma famille ; de quel droit voudrait-on me contraindre à payer fort cher la fastidieuse représentation des chefs-d'œuvre que je préfère lire et admirer au coin de mon feu ou dans mes promenades solitaires, à les voir trop souvent dénaturés par les doubles et les triples des théâtres royaux ? »

— « C'est précisément ce mélange du gai, du triste, de la musique, de la déclamation et des ballets, en un mot, cette confusion des genres qui est une innovation monstrueuse. »

— « Je vous en demande pardon. Cette prétendue monstruosité existe depuis plus de trois mille ans, et je le prouve. »

« Ce que l'on appelait *Jeux Scéniques* chez les Grecs et chez les Romains, était un composé de déclamation, de chant, de danse, de pantomime et de combats. »

« Eschyle, inventeur de la tragédie grecque, connaissait parfaitement, selon ce qu'en dit Quintilien, la partie matérielle du théâtre, les décorations, les costumes et les machines. »

« Les mystères que l'on a représentés pendant cent cinquante ans, c'est-à-dire depuis 1398 que des pèlerins jouèrent pour la première fois *la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ*, sur un théâtre construit dans le bourg de Saint-Maur près Paris, jusqu'en 1548, offraient la réunion informe de ces mêmes genres. Depuis cette époque jusqu'en 1636, où Corneille fit représenter le *Cid* et produisit dans l'art dramatique et dans les lettres cette révolution qui amena le beau siècle de Louis XIV, je remarque dans les auteurs et dans les spectateurs la même tendance vers le merveilleux, le même attrait pour le

plaisir des yeux. Les pièces de Jodelle, Hardy, Boisrobert, Montchrétien, La Taille, Tristan, Du Ryer, Robert Garnier, Guérin du Bouscal, Billard, Grévin, et Corneille lui-même (avant le *Cid*), étaient un mélange de tous les genres, ce qui est suffisamment indiqué par leurs dénominations. On les intitulait *Tragédie pastorale avec des chœurs*; *Tragi-comédie ou Fable bocagère avec des chansons*; *Poème dramatique avec figures, emblèmes et énigmes*; *Tragédie avec des chœurs, des pauses, des danses et arrière-danses*. Quelques-unes étaient divisées par journées, sans distinction d'actes ni de scènes. Les titres qu'on leur donnait étaient plus emphatiques encore. Ici, c'est ÉLECTRE, *tragédie contenant la vengeance de l'inhumaine et très-piteuse mort d'Agamemnon, roi de Mycène-la-Grande, faite par sa femme Clytemnestre et son adultère Égistus, vers pour vers, en rime française*; là, c'est ABEL ou l'Odieux et sanglant meurtre commis par le maudit Caïn à l'encontre de son frère Abel, *extrait du quatrième livre de la Genèse, tragédie morale à douze personnages, savoir: Adam, Ève, Caïn, Abel, Calmana, Débora, l'Ange, le Diable, le Remords de conscience, le Sang d'Abel, le Pêché, la Mort*; plus loin, je lis LA MAGICIENNE ÉTRANGÈRE, *tragédie en quatre actes, en vers, dans laquelle on voit les tyranniques*

comportements, origine, entreprises, desseins, sortilèges, arrêt, mort et supplice, tant du marquis d'Ancre que de Léonor Galligay, sa femme, avec l'aventureuse rencontre de leurs funestes ombres par un bon François, neveu de Rotomagus. »

— « Qu'est-ce que cela prouve ? voudriez-vous, en nous reportant à la naissance de l'art, éteindre les lumières, et faire rétrograder le génie ? »

— « A Dieu ne plaise que ce soit là ma pensée ! Si j'entre dans ces détails, c'est pour vous démontrer que depuis le moment où l'on a imaginé les représentations théâtrales jusqu'aujourd'hui, la masse des spectateurs a toujours recherché ce qui lui promettait des impressions fortes et variées. Je continue.

« De 1636 à 1790, la scène française s'est enrichie de chefs-d'œuvre. Corneille, Racine, Voltaire, Crébillon, de Belloy, de La Motte, de La Noue, de La Fosse, Longepierre, la Grange-Chancel, Guymond de La Touche, Saurin, Ducis, Chénier, Lemierre (dans la tragédie), Molière, Régnard, Destouches, Boursault, Montfleury, Hauteroche, Baron, Dancourt, Le Sage, Piron, Boissy, Dufresny, Fagan, Gresset, Collin d'Harleville, Fabre d'Églantine, Picard (dans la comédie), nous ont laissé des modèles inimitables, de vrais trésors pour la portion éclairée de la na-

tion. Mais ceux que leur goût, leur éducation ou leur état n'ont pas mis à même d'acquérir des connaissances (et l'on ne peut disconvenir que cette classe ne forme la plus grande partie de la société), n'en sont pas moins avides de plaisirs et n'ont pas moins que les autres le droit de s'en procurer ; il faut donc les assortir à leur goût, à leur éducation, à leur état, et surtout à leurs moyens pécuniaires. Sans doute une pensée sublime frappera tous les spectateurs français sans exception : j'en ai eu souvent la preuve dans les représentations *gratis* ; mais la finesse du langage, les beautés de détail, la pureté du style ne peuvent être appréciés que par le très-petit nombre.

« C'est ainsi que pour faire réussir le *Misanthrope*, qui était tombé, Molière lui adjoignit, à la quatrième représentation, *le Médecin malgré lui*, et la farce servit de passe-port au chef-d'œuvre.

« C'est ainsi qu'à travers les astres de notre théâtre, dont les rayons ont éclairé l'univers, on a vu paraître et passer comme des météores, les compositions burlesques ou éphémères de Scarron, Douville, Visé, Scudéri, Calprenède, Duché, Trotterel, Claveret, Desmarais, et autres dont les noms sont encore moins connus.

« La Chaussée, surnommé le père du drame, débuta en 1733. Ses ouvrages furent générale-